

@

Ibn Batoutah

VOYAGES

...

CHINE

Voyages d'Ibn Batoutah
Chine

à partir de :

VOYAGES

d'Ibn Batoutah (1304-1377)

Traduction de C. Deffrémery et le Dr B. R. Sanguinetti

Tome quatrième des *Voyages...*, pages 254-304.

Imprimerie Nationale, Paris, 1858.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2012

PRÉFACE

(extraits)

Le voyageur dont nous publions la relation était parti de sa ville natale, Tanger, à l'âge de vingt-deux ans, dans le but de faire le pèlerinage de La Mecque ; mais, possédé à un haut degré de la passion des voyages, il ne se borna pas à visiter les pays situés sur sa route, ce qui n'aurait pas été cependant une petite entreprise, car il avait à traverser, avant d'arriver à Médine et à la Mecque, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte et le golfe Arabique, ou bien l'Arabie Pétrée. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque, explora les diverses provinces de l'Arabie, la Syrie, la Perse, l'Irak arabe, la Mésopotamie, le Zanguebar, l'Asie Mineure, le Kiptchak ou Russie méridionale, alors possédé par des princes issus du fils aîné de Djenguiz khân ; il fit une excursion à Constantinople, traversa la grande Boukharie, l'Afghânistân, et entra dans la vallée de l'Indus. Il se rendit ensuite à Dihli, qui était alors la capitale de l'empire musulman dans l'Inde, et où il exerça pendant deux ans les fonctions de kâdhi ; après quoi il fut chargé, par le sultan Mohammed ibn Toghlouk, d'une mission près de l'empereur de la Chine, et gagna la côte de Malabar et le port de Calicut, qui était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec les régions occidentales et orientales de l'Asie. Mais le navire chinois à bord duquel étaient embarqués ses bagages et ses esclaves mit à la voile sans lui, et le voyageur passa dans les îles Maldives, où il demeura un an et demi, et remplit de nouveau les fonctions de juge. Au bout de ce temps, il reprit ses courses, visita Ceylan, l'archipel indien et une partie de la Chine. Enfin, après vingt-quatre ans de voyages, de 1325 à 1349, il regagna sa patrie ; mais à peine y était-il rentré qu'il la quitta de nouveau pour visiter le royaume de Grenade, où régnait encore un prince musulman. Un dernier voyage d'Ibn Batoutah ne devait pas être le moins long ni le moins curieux : en l'année 1351 il partit de Fez pour explorer le Soudân ou pays des noirs. Il ne fut de retour

dans cette ville qu'au mois de janvier 1354, après avoir vu les deux capitales du Soudân, Melli et Tombouctou.

« Il est ainsi, observe un savant géographe, le premier des voyageurs qui ont pénétré dans le centre de l'Afrique, parmi ceux dont la relation est parvenue jusqu'à nous... Ibn Batoutah a traversé l'Afrique dans deux sens différents, du nord au sud et de l'est au nord-ouest. Les notions qu'il nous donne s'accordent, sur presque tous les points, avec les relations les plus récentes des voyageurs modernes.

On vient de voir quel cas faisait du dernier chapitre de notre voyageur un géographe éminent, qui pourtant ne le connaissait que par l'extrait de M. Kosegarten. Le célèbre géographe de Berlin M. Carl Ritter, n'est pas moins favorable à Ibn Batoutah. Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'Erdkunde dont nous traduisons textuellement les paroles :

« Ibn Batoutah, le savant arabe de Tanger, en Mauritanie, le voyageur mahométan véridique et expérimenté, dès avant la moitié du XIVE siècle, est plus complet dans ses relations sur les contrées les plus éloignées de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde et de la Chine, que dans celles sur l'Asie antérieure. Cependant ici encore il n'est pas sans intérêt de jeter par son moyen un rapide regard sur les mêmes pays..., de les voir par les yeux d'un mahométan, sunnite sévère, etc.

Voici comment s'exprime sur notre auteur Seetzen, l'illustre explorateur de la Syrie :

« Quel voyageur moderne de l'Europe peut se vanter d'avoir employé un temps aussi long, ia moitié de la vie d'un homme, à la recherche de tant de pays lointains, et cela avec le courage le plus inébranlable et au prix de mille fatigues ? Quelle nation européenne aurait pu

produire, il y a cinq siècles, un voyageur qui eût parcouru les contrées étrangères avec autant d'indépendance d'esprit et de talent d'observation, et qui aurait écrit ses remarques aussi bien que l'a fait ce célèbre cheïkh marocain, dont l'ouvrage complet renferme deux volumes ? Ses notices sur beaucoup de parties inconnues de l'Afrique, sur le Niger, le pays des Zendj (Zanguebar), etc., etc., ne le cèdent pas en intérêt à celles de Léon l'Africain. La géographie de l'Arabie, de la Bokharie, du Kaboul et du Kandahar doit beaucoup gagner par son ouvrage, et même ses récits sur l'Inde, Ceylan, Sumatra, la Chine... doivent être lus avec un intérêt particulier par les Anglais de l'Inde.

Un géographe anglais, qui a commenté avec de grands détails la relation du Soudan par Ibn Batoutah, dit que les voyages de cet auteur égalent au moins en intérêt, ceux de Marco Polo.

Un savant professeur de l'université de Leyde, M. R. Dozy, dit aussi de la relation d'Ibn Batoutah :

« Sous plusieurs rapports, c'est un ouvrage de premier ordre, et l'abrégé traduit par M. Lee ne donne qu'une très faible idée de l'importance de l'ouvrage original.

Dans son intéressante introduction générale à la géographie des Orientaux, placée en tête de la traduction de la Géographie d'Aboulféda, M. Reinaud a consacré plusieurs pages à la vie et à l'ouvrage d'Ibn Batoutah. Il l'appelle

« un homme qui dépassa les Ibn Haukal et les Maçoudy, et qui, s'il n'eut pas leur science, promena ses regards sur un plus vaste théâtre. »

Un savant orientaliste qui a travaillé sur une partie de la relation d'Ibn Batoutah, M. le baron Mac Guckin de Slane, a jugé un peu sévèrement le récit des aventures du voyageur en Orient. Il y signale

« un penchant pour le merveilleux et une disposition bien marquée à profiter du privilège de ceux qui viennent de loin.

Sans doute Ibn Batoutah n'était pas très supérieur à ses contemporains, soit orientaux, soit occidentaux, en ce qui regarde la croyance au merveilleux. Il est trop disposé à voir des miracles jusque dans les circonstances les plus simples, les plus naturelles. Il est quelquefois d'une crédulité qui nous fait sourire ; mais, quant à sa sincérité, elle nous paraît au-dessus de tout soupçon, et nous partageons pleinement à cet égard, l'opinion de M. R. Dozy, qui appelle Ibn Batoutah « cet honnête voyageur ».

Pour apprécier justement le degré de confiance que mérite Ibn Batoutah, il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue les circonstances qui accompagnèrent la rédaction de ses voyages. Nous savons, par l'aveu d'Ibn Djozay, rédacteur de la relation d'Ibn Batoutah, que ce voyageur n'a pas mis lui-même par écrit l'ouvrage qui porte son nom ; mais qu'il se contenta de « dicter à un copiste la description des villes qu'il avait visitées, les anecdotes et les histoires qu'il pouvait se rappeler, etc. » D'après cela, nous devons nous attendre à rencontrer plus d'une inexactitude dans l'ouvrage du voyageur africain ; et c'est, en effet, ce qui a lieu, ainsi que MM. Dulaurier et Reinaud l'ont déjà fait observer. De plus, à l'article de Bokhâra, Ibn Batoutah nous apprend qu'il fut dépouillé sur mer par les infidèles de l'Inde, et qu'il perdit, dans ce désastre, les notes qu'il avait recueillies à Bokhâra, et sans doute aussi celles qu'il avait mises par écrit dans ses précédents voyages. Cette circonstance nous explique pourquoi on ne rencontre pas plus d'indications itinéraires dans la relation d'Ibn Batoutah.

@

p.254 Nous quittâmes le pays de Thaouâlicy, et après dix-sept jours de trajet, pendant lesquels le vent fut toujours favorable, et notre marche accélérée et heureuse, nous arrivâmes en Chine. C'est une vaste contrée, abondante en toutes sortes de biens, en fruits, céréales, or et argent ; aucun autre pays du monde ne peut rivaliser avec la Chine sous ce rapport. Elle est traversée par le fleuve nommé *Âbi-haiâh*, mots qui signifient « l'eau de la vie ». On l'appelle aussi le fleuve *Sarou*, du même nom que celui qui se trouve dans l'Inde. Sa source est sur des montagnes situées auprès de la ville de *Khân-bâlik* (Cambalu, Pékin), et connues sous le nom de *Coûhi-boûznah*, ce qui veut dire p.255 « la montagne des singes ». Ce fleuve parcourt, au milieu de la Chine, l'espace de six mois de marche, jusqu'à ce qu'il arrive à *Sîn-assîn* (ou *Sîn-calân*, Canton). Il est entouré par des villages, par des champs cultivés, des vergers, des marchés, à la manière du Nil de l'Égypte ; mais ici le pays est plus florissant, et sur le fleuve il y a un grand nombre de roues hydrauliques. On trouve en Chine beaucoup de sucre égal à celui de l'Égypte, et même meilleur ; on trouve aussi les raisins et les prunes. Je pensais d'abord que la prune nommée *'othmâny*, et qui se trouve à Damas, n'avait pas sa pareille ; mais je vis que j'étais dans l'erreur, lorsque je connus la prune de la Chine. Dans ce pays, il y a l'excellente pastèque, qui ressemble à celle de Khârezm et d'Ispahân. En somme, tous les fruits que nous possédons dans nos pays ont leurs pareils en Chine, ou plutôt leurs supérieurs. Dans ce dernier pays, le froment est en très grande abondance, et je n'en ai jamais vu de plus beau, ou de meilleur. On peut dire la même chose des lentilles et des pois chiches.

De la poterie chinoise ou porcelaine

p.256 On ne fabrique pas en Chine la porcelaine, si ce n'est dans les villes de Zeïtoûn et de Sîn-calân. Elle est faite au moyen d'une terre tirée des montagnes qui se trouvent dans ces districts, laquelle terre prend feu comme du charbon, ainsi que nous le dirons plus tard. Les potiers y ajoutent une certaine pierre qui se trouve dans le pays ; ils la font brûler pendant trois jours, puis versent l'eau par-dessus, et le tout devient comme une poussière ou une terre qu'ils font fermenter. Celle dont la fermentation a duré un mois entier, mais pas plus, donne la meilleure porcelaine ; celle qui n'a fermenté que pendant dix jours en donne une de qualité inférieure à la précédente. La porcelaine en Chine vaut le même prix que la poterie chez nous, ou encore moins. On l'exporte dans l'Inde et les autres contrées, jusqu'à ce qu'elle arrive dans la nôtre, le Maghreb. C'est l'espèce la plus belle de toutes les poteries.

Des poules de la Chine

Les poules et les coqs de la Chine sont très gros, plus volumineux même que l'oie de nos pays. Les œufs de la poule, chez les Chinois, sont aussi plus forts que ceux de l'oie parmi nous. Or l'oie chez eux est très petite. Nous achetâmes un jour une poule que nous voulions faire cuire ; mais elle ne tint pas dans une seule marmite, et nous fûmes obligés d'en employer deux. En Chine, le coq est aussi grand que l'autruche ; quelquefois ses plumes tombent, et il reste pour lors comme une vraie masse rougeâtre. La première fois de ma vie que j'ai vu un coq chinois, ce fut dans la ville de Caoulem (côte du Malabar). Je l'avais pris pour une autruche, et j'en fus étonné ; mais son maître me dit :

— Certes en Chine, il y a des coqs encore plus gros que celui-ci.

Quand j'y fus arrivé, j'eus la preuve de ce qu'il m'avait avancé à ce sujet.

Quelques détails sur les Chinois

Les Chinois sont des infidèles, des adorateurs d'idoles, et ils brûlent leurs morts à la manière des Indiens. Leur roi ^{p.258} est un Tartare de la postérité de Tenkîz-khân, ou Gengis-kan. Dans chacune de leurs villes, il y a un quartier affecté aux musulmans, où ils habitent seuls, où ils ont leurs mosquées pour y faire les prières, tenir les réunions du vendredi, et autres ; ils sont honorés et respectés. Les païens de la Chine mangent les viandes des porcs et des chiens, qu'ils vendent publiquement sur leurs marchés. Ce sont, en général, des gens aisés, opulents ; mais ils ne soignent pas assez leur nourriture ni leur habillement. On peut voir tel de leurs grands négociants, si riche que l'on ne saurait compter ses trésors, marcher vêtu d'une grossière tunique de coton. Les Chinois mettent toute leur sollicitude à posséder des vases d'or et d'argent. Ils portent tous un bâton ferré, sur lequel ils s'appuient en marchant, et qu'ils appellent la troisième jambe.

La soie est très abondante en Chine, car les vers qui la donnent s'attachent aux fruits, s'en nourrissent et ne demandent pas beaucoup de soins. C'est pour cela que la soie est en si grande quantité, et qu'elle sert à habiller les ^{p.259} religieux pauvres et les mendiants du pays ; sans les marchands, la soie ne vaudrait absolument rien. Un seul vêtement de coton, chez les Chinois, en vaut plusieurs en soie. L'habitude de ce peuple est que tout négociant fonde en lingots l'or et l'argent qu'il possède, chacun de ces lingots pesant un quintal, plus ou moins, et qu'il les place au-dessus de la porte de sa maison. Celui qui a cinq lingots met à son doigt une bague ; celui qui en a dix y met deux bagues ; celui qui en a quinze est nommé *séty*, ce qui revient au même que *cârémy* en Égypte (sorte de riche marchand, surtout en épices). Un lingot est nommé en Chine *barcâlah*.

Des drachmes de papier qui servent,
chez les Chinois, pour vendre et pour acheter

Les habitants de la Chine n'emploient dans leurs transactions commerciales ni pièces d'or ni pièces d'argent. Toutes celles qui arrivent dans ce pays sont fondues en ^{p.258} lingots, comme nous venons de le dire. Ils vendent et ils achètent au moyen de morceaux de papier, dont chacun est aussi large que la paume de la main, et porte la marque ou le sceau du sultan. Vingt-cinq de ces billets sont appelés *bâlicht* (*bâlich*), ce qui revient au sens du mot *dînâr*, ou de pièce d'or chez nous. Lorsque quelqu'un se trouve avoir entre les mains de ces billets usés ou déchirés, il les rapporte à un palais dans le genre de l'hôtel de la Monnaie de notre pays, où il en reçoit de nouveaux en leur place, et livre les vieux. Il n'a de frais d'aucune sorte à faire pour cela, car les gens qui sont chargés de confectionner ces billets sont payés par le sultan. La direction dudit palais est confiée à un des principaux émirs de la Chine. Si un individu se rend au marché avec une pièce d'argent, ou bien avec une pièce d'or, dans le dessein d'acheter quelque chose, on ne la lui prend pas, et l'on ne fait aucune attention à lui, jusqu'à ce qu'il l'ait changée contre le *bâlicht* ou les billets, avec lesquels il pourra acheter ce qu'il désirera.

De la terre que les Chinois brûlent au lieu de charbon

^{p.261} Tous les habitants de la Chine et du Khitha (Catay, ou Chine septentrionale) emploient comme charbon une terre ayant la consistance ainsi que la couleur de l'argile de notre pays. On la transporte au moyen des éléphants, on la coupe en morceaux de la grosseur ordinaire de ceux du charbon chez nous, et l'on y met le feu. Cette terre brûle à la manière du charbon, et donne même une plus forte chaleur. Quand elle est réduite en cendres, on les pétrit, en y versant de l'eau, on les fait sécher, et l'on s'en sert encore une seconde fois pour cuisiner. On continue d'agir de la sorte jusqu'à ce qu'elles soient entièrement consumées. C'est avec

cette terre que les Chinois fabriquent les vases de porcelaine, en y ajoutant une autre pierre, comme nous l'avons déjà raconté.

Du talent pour les arts, particulier aux Chinois

Le peuple de la Chine est de tous les peuples celui qui a le plus d'habileté et de goût pour les arts. C'est là un fait ^{p.262} généralement connu, que beaucoup d'auteurs ont noté dans leurs ouvrages, et sur lequel ils ont fort insisté. Pour ce qui regarde la peinture, aucune nation, soit chrétienne ou autre, ne peut rivaliser avec les Chinois : ils ont pour cet art un talent extraordinaire. Parmi les choses étonnantes que j'ai vues chez eux à ce sujet, je dirai que toutes les fois que je suis entré dans une de leurs villes, et que depuis il m'est arrivé d'y retourner, j'y ai toujours trouvé mon portrait et ceux de mes compagnons peints sur les murs et sur des papiers placés dans les marchés. Une fois, je fis mon entrée dans la ville du sultan (Pékin), je traversai le marché des peintres, et arrivai au palais du souverain avec mes compagnons ; nous étions tous habillés suivant la mode de l'Irak. Au soir, quand je quittai le château, je passai par le même marché ; or je vis mon portrait et les portraits de mes compagnons peints sur des papiers qui étaient attachés aux murs. Chacun de nous se mit à examiner la figure de son camarade, et nous trouvâmes que la ressemblance était parfaite. ^{p.263}

On m'a assuré que l'empereur avait donné l'ordre aux peintres de faire notre portrait ; ceux-ci se rendirent au château pendant que nous y étions ; qu'ils se mirent à nous considérer et à nous peindre, sans que nous nous en fussions aperçus. C'est, au reste, une habitude établie chez les Chinois de faire le portrait de quiconque passe dans leur pays. La chose va si loin chez eux à ce propos que, s'il arrive qu'un étranger commette quelque action qui le force à fuir de la Chine, ils expédient son portrait dans les différentes provinces, en sorte qu'on fait des recherches, et en quelque lieu que l'on trouve celui qui ressemble à cette image, on le saisit.

Ibn Djozay ajoute :

« Ceci est conforme aux récits des historiens touchant l'aventure de Sâboûr Dhoû'l Actâf, ou Sapor aux épaules, roi des Persans, lorsqu'il entra déguisé dans le pays des Romains, et qu'il assista à un festin que donnait leur roi. Le portrait de Sapor se trouvait sur un vase, ce que voyant un des serviteurs de l'empereur de Constantinople, et s'apercevant que c'était tout juste l'image de Sapor, qui était présent, il dit à son souverain : « Ce portrait m'informe p.264 que Cosroès est avec nous, dans ce salon. » Or la chose était ainsi ; et il arriva à Sapor ce que racontent les livres d'histoire. ¹

De l'usage des Chinois d'enregistrer tout ce qui se trouve sur les navires

Lorsqu'une jonque chinoise veut entreprendre un voyage, il est d'habitude, chez le peuple de la Chine, que l'amiral et ses secrétaires montent à bord, pour noter le nombre des archers qui sont embarqués, celui des domestiques et des marins. Ce n'est qu'après l'accomplissement de cette formalité qu'on leur permet de partir. Quand la jonque retourne en Chine, lesdits personnages montent de nouveau à bord. Ils comparent les personnes présentes avec les chiffres de leurs registres, et s'il manque quelqu'un de ceux qu'ils ont notés, ils en rendent responsable le patron du navire. Il faut que celui-ci fournisse la preuve que l'individu en question est mort, ou bien qu'il s'est enfui, ou encore qu'il lui est arrivé tel autre accident déterminé ; sinon il est pris et puni.

p.265 Ils ordonnent ensuite au patron du bâtiment de leur dicter en détail tout ce que la jonque contient en fait de marchandises, qu'elles soient de peu de valeur ou d'un prix considérable. Alors tout le monde débarque, et les gardiens de la douane siègent pour passer l'inspection de ce que l'on a avec soi. S'ils découvrent quelque chose qu'on leur ait caché, la jonque et tout ce qu'elle contient deviennent propriété du fisc. C'est là un genre d'injustice que je n'ai vu pratiquer

¹ Cf. Mîrkhond, *Histoire des Sassanides*, texte persan, p. 200 et suiv. etc.

dans aucun autre pays, soit d'infidèles, soit de musulmans ; je n'ai vu cela qu'en Chine. Cependant, il y avait jadis dans l'Inde quelque chose d'analogue ; car celui dans les mains duquel on trouvait une marchandise qu'il avait soustraite au paiement de l'impôt était condamné à payer onze fois le montant dudit impôt. Le sultan Mohammed a aboli cette tyrannie lorsqu'il a décrété la suppression des droits fiscaux pesant sur les marchandises.

De l'habitude qu'ont les Chinois d'empêcher que les marchands ne se livrent au désordre et au libertinage

Lorsqu'un marchand musulman arrive dans une des villes ^{p.266} de la Chine, on lui laisse le choix de descendre chez un négociant de sa religion, désigné parmi ceux domiciliés dans le pays, ou bien d'aller à l'hôtellerie. S'il préfère la demeure chez le négociant, on compte tout le bien qu'il a, on le confie audit négociant choisi par lui, lequel dépense l'argent de l'étranger pour pourvoir aux besoins de celui-ci, mais d'une manière honnête. Quand il veut partir, on examine son argent, et s'il en manque, le négociant chez lequel il demeure et qui a reçu la somme en dépôt est obligé de combler le déficit.

Dans le cas où le marchand qui arrive aime mieux se rendre à l'hôtellerie, on livre son argent au maître de l'auberge, à titre de dépôt. Ce dernier achète pour le compte de l'étranger ce que celui-ci désire, et s'il veut une concubine, il fait pour lui l'acquisition d'une jeune fille esclave. Il le met alors dans un appartement dont la porte s'ouvre sur l'intérieur de l'hôtellerie, et il fait la dépense pour l'homme et pour la femme. Nous dirons à ce propos que les jeunes filles esclaves sont à très bon marché dans la Chine ; qu'en outre tous les Chinois vendent leurs garçons, de même que leurs filles, et que cela n'est point considéré chez eux comme ^{p.267} un déshonneur. Seulement, on ne les force pas à voyager avec ceux qui les achètent, et l'on ne les empêche pas non plus, si toutefois ils le veulent bien. Quand le marchand étranger désire se marier en Chine, il le peut aussi très facilement ; mais, pour ce qui est de dépenser son argent dans le libertinage, cela ne lui est nullement permis. Les Chinois

disent : « Nous ne voulons point que l'on entende rapporter dans le pays des musulmans qu'ils perdent leurs richesses dans notre contrée, que c'est une terre de débauche et de beauté fragile ou mondaine. »

Du soin qu'il prennent des voyageurs sur les routes

La Chine est la plus sûre ainsi que la meilleure de toutes les régions de la terre pour celui qui voyage. On peut parcourir tout seul l'espace de neuf mois de marche sans avoir rien à craindre, même si l'on est chargé de trésors. C'est que dans chaque station il y a une hôtellerie surveillée par un officier, qui est établi dans la localité avec une troupe de cavaliers et de fantassins.

^{p.268} Tous les soirs, après le coucher du soleil, ou après la nuit close, l'officier entre dans l'auberge, accompagné de son secrétaire ; il écrit le nom de tous les étrangers qui doivent y passer la nuit, en cachette la liste, et puis ferme sur eux la porte de l'hôtellerie. Au matin, il y retourne avec son secrétaire, il appelle tout le monde par son nom, et en écrit une note détaillée. Il expédie avec les voyageurs une personne chargée de les conduire à la station qui vient après, et de lui apporter une lettre de l'officier proposé à cette seconde station, établissant que tous y sont arrivés ; sans cela ladite personne en est responsable. C'est ainsi que l'on en use dans toutes les stations de ce pays, depuis Sîn-Assîn jusqu'à Khân-bâlik. Dans ces auberges, le voyageur trouve tout ce dont il a besoin en fait de provisions ; il y a surtout des poules et de oies ; quant aux moutons, ils sont rares en Chine.

Pour revenir aux détails de notre voyage, nous dirons qu'après notre trajet sur mer la première ville chinoise où ^{p.269} nous débarquâmes, ce fut celle de Zeïtoûn (Tseu-thoung ; actuellement Thsiuan-tchou-fou), Bien que Zeïtoûn en arabe signifie olives, il n'y a pourtant pas d'oliviers dans cette cité, pas plus que dans aucun autre endroit de la Chine ni de l'Inde ; seulement, c'est là son nom. C'est une ville grande, superbe, où l'on fabrique les étoffes damassées de velours, ainsi que celles de satin, et qui sont

appelées de son nom *zeïtoûniyyah* ; elles sont supérieures aux étoffes de Khansâ et de Khân-bâlik. Le port de Zeïtoûn est un des plus vastes du monde ; je me trompe, c'est le plus vaste de tous les ports. J'y ai vu environ cent jonques de grande dimension ; quant aux petites, elles étaient innombrables. C'est un vaste golfe qui, de la mer, entre dans les terres, jusqu'à ce qu'il se réunisse avec le grand fleuve. Dans cette ville, comme dans toute autre de la Chine, chaque habitant a un jardin, un champ, et sa maison au milieu, exactement de même que cela se pratique chez nous, dans la ville de Sigilmâçah. C'est pour cette raison que les cités des Chinois sont si grandes.

Les mahométans demeurent dans une ville à part. Le ^{p.270} jour de mon entrée, j'y vis l'émir qui était arrivé dans l'Inde comme ambassadeur et porteur d'un cadeau, qui était parti en notre compagnie (pour le Malabar), et dont la jonque avait été submergée. Il me salua, et informa sur mon compte le chef du conseil, qui me fit loger dans une belle habitation. Je reçus la visite 1° du juge des musulmans, Tâdj eddîn Alardoouîly, homme vertueux et généreux ; 2° du cheïkh de l'islamisme Camâl eddîn Abdallah, d'Ispahân, homme très pieux ; 3° des principaux marchands. Parmi ceux-ci, je nommerai seulement Cheref eddîn de Tibrîz, un des négociants envers lesquels je m'endettaï lors de mon arrivée dans l'Inde, et celui dont les procédés furent les meilleurs ; il sait tout le Coran par cœur, et il lit beaucoup. Comme ces commerçants sont établis dans le pays des infidèles, il s'ensuit que, lorsqu'ils voient un musulman qui se rend près d'eux, ils s'en réjouissent considérablement, et se disent : « Celui-ci vient de la terre de l'islamisme ». Ils lui donnent l'aumône légale sur leurs biens, de sorte que ce voyageur devient riche à la manière de l'un d'eux. Au nombre des cheïkhs éminents ^{p.271} qui se trouvaient à Zeïtoûn, il y avait Borhân eddîn Alcâzéroûny, qui possédait un ermitage au-dehors de la ville. C'est à lui que les marchands

payaient les offrandes qu'ils faisaient au cheïkh Aboû Ishak de Câzéroûn.

Lorsque le chef du conseil, ou le magistrat de cette ville, eut connu ce qui me concernait, il écrivit au *kân*, qui est le grand roi, ou l'empereur des Chinois, pour lui apprendre que j'étais arrivé de la part du roi de l'Inde. Je priai le chef du conseil d'envoyer avec moi quelqu'un pour me conduire au pays de Sîn-assîn, que ces peuples appellent Sîn-calân (Canton), afin qu'en attendant la réponse du kân je visitasse cette contrée, qui est sous sa domination. Il m'accorda ma demande, et fit partir avec moi un de ses gens pour m'accompagner. Je voyageai sur le fleuve dans un navire semblable aux vaisseaux de guerre de notre pays, si ce n'est que dans celui-ci les marins rament debout et tous à la fois au milieu du bâtiment ; les passagers se tiennent à la proue et à la poupe. Pour avoir de l'ombre, on tend au-dessus du ^{p.272} navire des étoffes fabriquées au moyen d'une plante du pays, laquelle ressemble au lin, mais qui n'en est pas ; elle est plus fine que le chanvre.

Nous voyageâmes sur ce fleuve vingt-sept journées ; tous les jours, un peu avant midi, nous jetions l'ancre dans un village, où nous achetions ce dont nous avons besoin, et faisons notre prière de midi. Le soir, nous descendions dans un autre village ; et ainsi de suite jusqu'à notre arrivé à Sîn-calân, qui est la ville de Sîn-assîn. On y fabrique la porcelaine, de même qu'à Zeïtoûn, et c'est ici que la rivière nommée *Âbi-haiâh*, ou l'eau de vie, se décharge dans la mer, et qu'on l'appelle le confluent des deux mers. Sîn-assîn est une des plus vastes cités, et une de celles dont les marchés sont les plus jolis. Celui de la porcelaine est un des plus grands ; de là on exporte la porcelaine dans les autres villes de la Chine, dans l'Inde et dans le Yaman.

Au milieu de la ville, l'on voit un superbe temple, ayant neuf portes ; à l'intérieur de chacune d'elles sont un portique et des estrades, où s'asseyent ceux qui habitent ce ^{p.273} monument. Entre la deuxième et la troisième porte, il existe un local dont les

chambres sont occupées par les aveugles et les infirmes, ou les gens mutilés. Ils sont nourris et habillés au moyen des legs pieux affectés au temple. Entre les autres portes, il y a aussi des établissements de ce genre ; on y voit un hôpital pour les malades, la cuisine pour préparer les mets, les logements pour les médecins, et ceux des gens de service. On m'a assuré que les vieillards qui n'ont pas la force de gagner leur vie y sont entretenus et habillés ; qu'il en est ainsi des orphelins et des veuves sans ressources. Ce temple a été bâti par un roi de la Chine, qui a légué cette ville, ainsi que les villages et les jardins qui en dépendent, comme fondation pieuse pour cet établissement. Son portrait se voit peint dans ledit temple, et les Chinois vont l'adorer.

Dans un des côtés de cette grande cité se trouve la ville des musulmans, où ils ont la mosquée cathédrale, l'ermitage et le marché ; ils ont aussi un juge et un cheïkh. Or, ^{p.274} dans chacune des villes de la Chine, il y a toujours un cheïkh de l'islamisme, qui décide en dernier ressort tout ce qui concerne les musulmans, et un kâdhi, qui leur rend la justice. Je descendis chez Aouhad eddîn, ou l'unique dans la religion, de la ville de Sindjâr ; il est au nombre des hommes de mérite les plus considérables et les plus riches. Ma demeure auprès de lui fut de quatorze jours ; les cadeaux du juge et des autres mahométans se succédèrent sans interruption chez moi. Tous les jours, ils préparaient un festin nouveau ; ils s'y rendaient dans de jolies barques, longues de dix coudées, et avec des chanteurs. Au-delà de cette ville de Sîn-assîn il n'y en a point d'autres, soit aux infidèles, soit aux musulmans. Entre elle et le rempart, ou grande Muraille de Gog et Magog, il y a un espace de soixante jours de marche, selon ce qui m'a été rapporté. Ce territoire est occupé par des païens nomades, qui mangent les hommes lorsqu'ils peuvent s'en emparer. C'est pour cela que l'on ne se rend point dans leur pays, et que l'on n'y voyage pas. Je n'ai vu dans cette ville personne qui ait été jusqu'à la grande Muraille, ou qui ait connu quelqu'un qui l'ait visitée.

Anecdote étonnante

p.275 Lors de mon séjour à Sîn-calân j'entendis dire qu'il y avait dans cette ville un cheïkh très âgé, ayant dépassé deux cents ans ; qu'il ne mangeait pas, ni ne buvait, qu'il ne s'adonnait pas au libertinage, ni n'avait aucun rapport avec les femmes, quoique ses forces fussent intactes ; qu'il habitait dans une caverne, à l'extérieur de la ville, où il se livrait à la dévotion. Je me rendis à cette grotte, et je le vis à la porte ; il était maigre, très rouge, ou cuivré, portait sur lui les traces des exercices de piété, et n'avait point de barbe. Après que je l'eus salué, il me prit la main, la flaira et dit à l'interprète :

— Celui-ci est d'une extrémité du monde comme nous sommes de l'autre bout.

Alors il me dit :

— Tu as été témoin d'un miracle ; te souviens-tu du jour de ton arrivée dans l'île où il y avait un temple, et de l'homme assis entre les idoles, lequel t'a donné dix pièces d'or ?

Je répondis :

— Oui, bien.

Il reprit :

— Cet homme, c'est moi.

Je baisai sa main, le cheïkh réfléchit un certain temps, puis il entra dans la caverne et ne revint plus vers nous. On p.276 aurait dit qu'il éprouvait du regret de ce qu'il avait raconté. Nous fûmes téméraires, nous entrâmes dans la grotte pour le surprendre ; mais nous ne le trouvâmes pas. Nous vîmes un de ses compagnons qui tenait quelques *béouâlicht* de papier (billets de banque, au singulier *bâlicht*), et qui nous dit :

— Voici pour votre repas d'hospitalité ; allez-vous-en.

Nous lui répondîmes :

— Nous voulons attendre le personnage.

Il reprit :

— Quand même vous resteriez en ce lieu dix ans, vous ne le verriez pas. Or c'est son habitude de ne plus se laisser voir jamais par l'individu qui a connu un de ses secrets.

Il ajouta :

— Ne pense pas qu'il soit absent ; au contraire, il est ici présent avec toi.

Je fus surpris de tout cela, et je partis ; je racontai son histoire au kâdhi, au cheïkh de l'islamisme et à Aouhad eddîn de Sindjâr. Ils dirent :

— C'est là sa manière d'agir avec les étrangers qui vont le visiter ; personne ne sait quelle religion il professe, et celui que vous avez cru être un de ses compagnons, c'était le cheïkh même.

Ils m'apprirent que ce personnage avait quitté cette contrée-là pendant cinquante ^{p.277} années environ, et qu'il y était retourné depuis un an ; que les rois, les commandants et les grands vont le visiter, et qu'il leur fait des cadeaux dignes de leur rang ; que tous les jours les fakîrs, ou les religieux pauvres viennent le voir, et reçoivent de lui des dons proportionnés au mérite de chacun d'eux, bien que la grotte dans laquelle il demeure ne renferme absolument rien. Ils me racontèrent encore que ce personnage fait des récits sur les temps passés, qu'il parle du prophète Mahomet et qu'il dit à ce propos :

— Si j'eusse été avec lui, je l'aurais secouru.

Il cite avec vénération les deux califes : 'Omar, fils d'Alkhatthâb, et 'Aly, fils d'Aboû Thâlib, et il en fait un grand éloge. Au contraire, il maudit Yazîd, fils de Mo'âouiyah, et condamne le même

Mo'âouiyah. Les personnes ci-dessus nommées me racontèrent beaucoup d'autres choses touchant ce cheïkh.

Aouhad eddîn de Sindjâr m'a rapporté à ce sujet ce qui suit :

« J'allai le voir une fois, me dit-il, dans la caverne, et il prit ma main. Aussitôt je m'imaginai être dans un immense château, où le cheïkh était assis sur un trône ; il me semblait ^{p.278} que sur sa tête il portait une couronne, qu'à ses deux côtés étaient de belles servantes, et que des fruits tombaient sans cesse dans des canaux qui se voyaient dans cet endroit. Je me figurais que je prenais une pomme pour la manger ; et voici que je m'aperçois que je suis dans la grotte, et que je vois le cheïkh devant moi, riant et se moquant de ma personne. J'en fis une forte maladie qui me dura plusieurs mois, et je ne retournai plus rendre visite à cet homme extraordinaire.

Les habitants de ce pays-là croient que ce cheïkh est musulman ; mais personne ne l'a jamais vu prier. Pour ce qui est de l'abstinence des aliments, on peut dire qu'il est toujours à jeun. Le kâdhi m'a raconté ceci :

« Un jour, dit-il, je lui parlai de la prière, et il me répondit :

— Est-ce que tu sais, toi, ce que je fais ? Certes, ma prière diffère de la tienne.

Toutes les circonstances qui regardent cet homme sont étranges.

Le lendemain de mon entrevue avec ce cheïkh, je partis pour retourner à la ville de Zeïtoûn, et, quelques jours après que j'y fus arrivé, on reçut un ordre du kân portant que ^{p.279} j'eusse à me rendre dans sa capitale, défrayé de tout, et bien honoré. Il me laissait libre de voyager, soit par eau, soit par terre ; je préfèrai m'embarquer sur le fleuve. On disposa pour moi un joli navire, un de ceux qui servent à transporter les commandants ; l'émir fit partir avec moi ses compagnons, et me fournit beaucoup de vivres ; le kâdhi et les négociants musulmans m'envoyèrent aussi des

provisions nombreuses. Nous voyageâmes comme hôtes du sultan, nous dînions dans un village, nous soupions dans un autre ; et, après un trajet de dix jours, nous arrivâmes à Kandjenfoû. C'est une belle et grande cité, dans une plaine immense, entourée par des jardins ; on dirait la campagne (*Ghoûthak*) qui avoisine la ville de Damas.

À notre arrivée, sortirent pour nous recevoir, le kâdhi, le cheïkh de l'islamisme et les marchands ; ils avaient des drapeaux, des tambours, des cors et des trompettes ; les musiciens les accompagnaient. Ils nous amenèrent des chevaux, ^{p.280} que nous montâmes ; ils marchèrent tous à pied devant nous, excepté le kâdhi et le cheïkh, qui cheminèrent à cheval avec nous. Le gouverneur de la ville et ses domestiques sortirent aussi à notre rencontre, car l'hôte du sultan est très honoré par ces peuples. Nous fîmes notre entrée dans Kandjenfoû, qui a quatre murs. Entre le premier et le second habitent les esclaves du sultan, soit ceux qui gardent la ville le jour, soit ceux qui la gardent pendant la nuit ; ces derniers sont nommés *pâçouânân* (sentinelles de nuit). Entre le deuxième mur et le troisième sont les militaires à cheval, et l'émir qui commande dans la ville. À l'intérieur de la troisième muraille habitent les musulmans, et ce fut là que nous descendîmes, chez leur cheïkh Zhahîr eddîn alkorlâny. Les Chinois demeurent dans l'intérieur de la quatrième muraille, ce qui constitue la plus grande de ces quatre villes. La distance qui sépare une porte de celle qui la suit, dans cette immense cité de Kandjenfoû, est de trois et quatre ^{p.281} milles. Chaque habitant, comme nous l'avons dit déjà, y a son jardin, sa maison, et ses champs.

Anecdote

Un jour que je me trouvais dans la demeure de Zhahîr eddîn alkorlâny, voici qu'arrive un grand navire appartenant à un des jurisconsultes les plus vénérés parmi ces musulmans. On demanda la permission de me présenter ce personnage et on l'annonça : « Notre maître Kiouâm eddîn assebty ». Son nom me surprit ; mais quand il fut entré, et que l'on se fut mis à converser après les

salutations d'usage, il me vint à l'esprit que je le connaissais. Je me mis à le regarder fixement, et il me dit :

- Il me paraît que tu me regardes comme un homme qui me connaît.
- De quel pays es-tu ?
- De Ceuta.
- Et moi, je suis de Tanger.

Or il me renouvela le salut, il pleura, et je pleurai à son exemple. Je lui demandai :

- As-tu été dans l'Inde ?
- Oui, j'ai été à Dihly, la capitale.

Quand il eut dit cela, je me souvins de ^{p.282} lui, et je repris :

- Est-ce que tu n'es pas Albochry ?
- Oui.

Il était arrivé à Dihly avec son oncle maternel, 'Abou'l Kâcim de Murcie, et il était alors tout jeune, sans barbe ; mais un étudiant des plus habiles, sachant par cœur le *Moouatthâ*, ou livre *approprié* (sur les traditions ; ouvrage célèbre de l'imâm Mâlic). J'avais informé sur son compte le sultan de l'Inde, qui lui donna trois mille dîners et l'engagea à rester à Dihly. Il refusa, car il voulait se rendre en Chine, pays où il s'acquit une grande renommée et beaucoup de richesses. Il m'a dit qu'il avait environ cinquante pages, ou esclaves mâles, et autant du sexe féminin ; il me donna deux des premiers et deux femmes, ainsi que des cadeaux nombreux. Plus tard, je vis son frère en Nigritie : quelle énorme distance les séparait !

Je restai à Kandjenfoû quinze jours, puis je partis. La Chine, quoique belle, ne me plaisait pas ; au contraire, mon esprit y était fort troublé, en pensant que le paganisme dominait en cette contrée. Lorsque je sortais de ^{p.283} mon logis, j'étais témoin de beaucoup de choses, très blâmables ; cela me désolait au point que je restais la

plupart du temps chez moi, et que je ne quittais la maison que par nécessité. Durant mon séjour en Chine, toutes les fois que je voyais des musulmans, c'était comme si j'eusse rencontré ma famille et mes proches parents. Ledit jurisconsulte Albochry poussa la bonté si loin à mon égard qu'il voyagea avec moi pendant quatre jours, lorsque je quittai Kandjenfoû, et jusqu'à mon arrivée à Baïouam-Kothloû. C'est une petite ville habitée par des Chinois, militaires et marchands ; les mahométans n'y ont que quatre maisons, occupées par des partisans du légiste Albochry, nommé ci-dessus. Nous descendîmes chez l'un d'eux et restâmes avec lui trois jours ; ensuite je dis adieu au légiste, et me remis en route.

Comme d'habitude, je voyageais sur le fleuve ; nous dînions dans un village, nous soupions dans un autre, et après un trajet de dix-sept jours nous arrivâmes à la ville ^{p.284} de Khansâ (actuellement Hang-tcheou-fou). Son nom est semblable à celui de la poétesse Khansâ (la sœur de Sakhr) ; mais je ne sais pas s'il est arabe, ou bien seulement analogue à l'arabe. Cette cité est la plus grande que j'aie jamais vue sur la surface de la terre ; sa longueur est de trois jours de chemin, de sorte que le voyageur marche et fait halte dans la ville. D'après ce que nous avons dit de l'arrangement suivi dans les constructions de la Chine, chacun dans Khansâ est pourvu de son jardin et de sa maison. Cette cité est divisée en six villes, comme nous le montrerons tout à l'heure. A notre arrivée sortirent à notre rencontre : le kâdhi de Khansâ, nommé Afkhar eddîn, le cheïkh de l'islamisme, et les descendants d'Othmân, fils d'Affân l'Égyptien, qui sont les musulmans les plus notables de Khansâ. Ils portaient un drapeau blanc, des tambours, des trompettes et des cors. Le commandant de cette cité sortit aussi à notre rencontre avec son escorte.

Nous entrâmes dans ladite cité, qui se divise en six villes ; chacune a son mur séparé, et une grande muraille les ^{p.285} entoure toutes. Dans la première ville demeurent les gardiens de la cité avec leur commandant. J'ai su par le kâdhi et par d'autres qu'ils

sont au nombre de douze mille, inscrits sur le rôle des soldats. Nous passâmes la nuit dans la maison de ce commandant. Le lendemain, nous entrâmes dans la deuxième ville par une porte nommée *la Porte des Juifs* ; cette ville est habitée par les israélites, les chrétiens, et les Turcs adoreurs du soleil ; ils sont fort nombreux. L'émir de cette ville est un Chinois, et nous passâmes la seconde nuit dans sa demeure. Le troisième jour, nous fîmes notre entrée dans la troisième ville, et celle-ci est occupée par les musulmans. Elle est belle, les marchés y sont disposés comme dans les pays de l'islamisme ; elle renferme les mosquées et les muezzins ; nous entendîmes ces derniers appeler les fidèles à la prière de midi, lors de notre entrée dans la ville.

Ici nous fûmes logés dans la maison des descendants d'Othmân, fils d'Affân l'Égyptien. C'était un des plus notables négociants, qui prit cette ville en affection et s'y domicilia ; ^{p.286} elle porte même son nom (la ville d'Othmân, ou *Al'othmâniyah*). Il transmet à sa postérité dans cette ville la dignité et le respect dont il jouissait ; ses fils imitent leur père dans le bien qu'ils font aux religieux pauvres, et dans les secours qu'ils accordent aux gens nécessiteux. Ils ont un ermitage, ou *zâouïah*, nommée *Al'othmâniyah*, qui est d'une construction fort jolie, et pourvue de legs pieux. Elle se trouve habitée par une troupe de *Souûfis*, ou moines. C'est ledit 'Othmân qui a bâti la mosquée cathédrale qui se voit dans cette ville, et à laquelle il a légué, comme fondation pieuse, des sommes considérables, ainsi qu'il l'a fait pour l'ermitage. Les musulmans sont très nombreux dans cette ville ; nous restâmes avec eux quinze jours, pendant lesquels, jour et nuit, nous assistions à un festin nouveau. Ils ne cessaient point de mettre une grande pompe dans leurs repas, et ils se promenaient tous les jours à cheval avec nous dans les différentes parties de la ville, pour nous divertir. Un jour, ils montèrent à cheval avec moi, et nous entrâmes dans la quatrième ville, qui est celle où siège le gouvernement et où se trouve le palais du grand émir Korthaï.

p.287 Lorsque nous eûmes franchi la porte de la ville, mes compagnons me quittèrent, et je fus reçu par le vizir, qui me conduisit au palais du grand émir Korthaï. J'ai déjà raconté comment ce dernier me prit par la pelisse qui m'avait été donnée par l'ami de Dieu, ou le saint Djélâl eddîn de Chîrâz. Cette quatrième ville est uniquement destinée pour l'habitation des esclaves du sultan et de ses serviteurs ; c'est la plus belle des six villes, et elle est traversée par trois cours d'eaux. L'un est un canal qui sort du grand fleuve, et sur lequel arrivent à la ville, dans de petits bateaux, les denrées alimentaires, ainsi que les pierres à brûler ; on y voit aussi des navires pour aller se promener. Le *michouer*, ou la forteresse est située au milieu de cette ville ; elle est immensément vaste, et au centre se trouve l'hôtel du gouvernement. La citadelle entoure celui-ci de tous côtés ; elle est pourvue d'estrades où se voient les artisans qui font des habits magnifiques, et qui travaillent aux instruments de guerre ou aux armes. L'émir Korthaï m'a dit qu'ils sont au nombre de seize cents maîtres, et que p.288 chacun de ceux-ci a sous sa direction trois ou quatre apprentis. Tous sont esclaves du kân ; ils ont les chaînes aux pieds, et habitent au-dehors du château. On leur permet de se rendre aux marchés de la ville, mais on leur défend de sortir hors de la porte. L'émir les passe en revue tous les jours, cent par cent, et, s'il en manque un, son chef en est responsable.

L'usage est qu'après que chacun d'eux a servi dix ans on brise ses entraves, et il peut choisir l'une ou l'autre de ces deux conditions : continuer à servir, mais sans chaînes, ou aller où il veut, dans les limites du pays de kân, sans quitter son territoire. A l'âge de cinquante ans, il est dispensé de tout travail, et entretenu aux frais de l'État. D'ailleurs, chaque personne qui a cet âge, ou à peu près, peut, à la Chine, être nourrie par le Trésor. L'individu qui a atteint soixante ans est considéré comme un enfant par les Chinois, et n'est plus sujet aux peines ordonnées par la loi. Les vieillards sont très vénérés dans ce pays-là ; chacun d'eux est nommé *âthâ*, c'est-à-dire père.

Du grand émir Korthaï

p.289 C'est le principal commandant de la Chine ; il nous offrit l'hospitalité dans son palais, il donna un festin que ces peuples appellent *thowa (thoï)*, et auquel assistèrent les grands de la ville. Il fit venir des cuisiniers musulmans qui égorgèrent les animaux et firent cuire les mets. Cet émir, malgré sa grandeur, nous présentait lui-même les aliments, et coupait les viandes de sa propre main. Nous fûmes ses hôtes pendant trois jours, et il envoya son fils pour se promener avec nous sur le canal. Nous montâmes sur un navire semblable à un brûlot, le fils de l'émir monta sur un autre, et il avait avec lui des musiciens et des chanteurs. Ceux-ci chantèrent en chinois, en arabe et en persan. Le fils de l'émir était un grand admirateur de ce dernier chant ; or ils entonnèrent une poésie persane qu'il leur fit répéter à plusieurs reprises, de sorte que je l'appris par cœur de leur bouche. Cette poésie avait une jolie cadence, et la voici (mètre radjez) : p.290

Tâ dil bémiknet dâdîm
Der bahri ficr uftâdîm
Tchoûn der namâz istâdîm
Kaouy bémihrâb anderîm

(Le sens de ces mots est :

Depuis que nous avons donné notre cœur à la tristesse,
Nous sommes tombés dans l'océan des soucis.
Lorsque nous nous tenons debout pour la prière,
Nous sommes forts devant l'autel.)

Une foule de gens se réunirent sur ce canal, montés sur des bâtiments ; on y voyait des voiles de couleur, des parasols de soie ; les bâtiments aussi étaient peints d'une manière admirable. Ces individus commencèrent à se charger ou à s'attaquer, en se jetant mutuellement des oranges et des citrons. Nous retournâmes au soir dans la demeure de l'émir et nous y passâmes la nuit. Les musiciens vinrent, et chantèrent différentes chansons fort belles.

Anecdote sur le jongleur

Cette même nuit, un jongleur, esclave du kân, se ^{p.291} présenta, et l'émir lui dit :

— Fais-nous voir quelque-une de tes merveilles.

Or il prit une boule de bois qui avait plusieurs trous, par lesquels passaient de longues courroies. Il la jeta en l'air, et elle s'éleva au point que nous ne la vîmes plus. Nous nous trouvions au milieu du *michouer*, ou citadelle, et c'était à l'époque des grandes chaleurs. Quand il ne resta dans sa main qu'un petit bout de la courroie, le jongleur ordonna à un des apprentis de s'y suspendre, et de monter dans l'air, ce qu'il fit, jusqu'à ce que nous ne le vissions plus. Le jongleur l'appela trois fois, sans en recevoir de réponse ; alors il prit un couteau dans sa main, comme s'il eût été en colère, il s'attacha à la corde et disparut aussi. Ensuite, il jeta par terre une main de l'enfant, puis un pied, après cela l'autre main, l'autre pied, le corps et la tête. Il descendit en soufflant, tout haletant, ses habits étaient tachés de sang ; il baisa la terre devant l'émir et lui parla en chinois. L'émir lui ayant ordonné quelque chose, notre homme prit les membres du jeune garçon, et les attacha ^{p.292} bout à bout ; il lui donna un coup de pied, et voici l'enfant qui se lève et qui se tient tout droit. Tout cela m'étonna beaucoup, et j'en eus une palpitation de cœur, pareille à celle dont je souffris chez le roi de l'Inde quand je fus témoin d'une chose analogue. On me fit prendre un médicament, qui me débarrassa de mon mal. Le kâdhi Afkhar eddîn se trouvait à côté de moi, et me dit :

— Par Dieu ! il n'y a eu ici ni montée, ni descente, ni coupure de membres ; tout n'est que jonglerie.

Le jour suivant, nous entrâmes par la porte de la cinquième ville, la plus grande de toutes les six. Elle est habitée par le peuple, ou les Chinois, et ses marchés sont jolis ; elle renferme des ouvriers fort habiles, et c'est là que l'on fabrique les vêtements nommés *alkhansâouiyah*. Parmi les belles choses que l'on

confectionne dans cette ville, il y a les plats ou assiettes, qu'on appelle *dest* ; elles sont faites avec des roseaux, dont les fragments sont réunis ensemble d'une manière admirable ; on les enduit d'une couche de couleur ou vernis rouge et brillant. Ces assiettes sont au nombre de dix, ^{p.293} l'une placée dans le creux de l'autre ; et telle est leur finesse que celui qui les voit les prend pour une seule assiette. Elles sont pourvues d'un couvercle, qui les renferme toutes. On fait aussi de grands plats, avec les mêmes roseaux. Au nombre de leurs propriétés admirables sont celles-ci : qu'ils peuvent tomber de très haut sans se casser ; que l'on s'en sert pour les mets chauds, sans que leur couleur en soit altérée, et sans qu'elle se perde. Ces assiettes et ces plats sont expédiés de Khansâ dans l'Inde, le Khorâcân et autres pays.

Nous passâmes une nuit dans cette cinquième ville, comme hôtes de son commandant, et le lendemain nous entrâmes dans la sixième, par une porte nommée *kechtïouânân*, ou « des pilotes ». Cette ville est habitée seulement par les marins, les pêcheurs, les calfats, les charpentiers, et ces derniers sont appelés *doroûdguérân* ; par les *sipâhiyah*, ou « cavaliers », qui sont les archers ; enfin par les *piyâdeh*, et ce sont les piétons. Tous sont esclaves du sultan, nul autre ne demeure avec eux, et ils sont en très grand nombre. La ville dont nous parlons est située au bord du grand fleuve, et nous ^{p.294} y restâmes une nuit, jouissant de l'hospitalité de son commandant. L'émir Korthaï nous fit préparer un navire pourvu de tout le nécessaire en fait de provisions de bouche et autres ; il fit partir avec nous ses compagnons pour que nous fussions partout reçus comme les hôtes du sultan ; et nous quittâmes cette ville, qui est la dernière des provinces de la Chine (méridionale) ; pour entrer dans le Khithâ (Catay, ou Chine septentrionale).

Le Khithâ est le pays du monde le mieux cultivé, et dans toute la contrée on ne trouve pas un seul endroit qui soit en friche. La raison en est que, s'il arrive qu'une localité reste sans culture, l'on force ses

habitants, ou, à leur défaut, ceux qui les avoisinent, d'en payer l'impôt foncier. Les jardins, les villages et les champs ensemencés sont rangés avec ordre des deux côtés du fleuve, depuis la ville de Khansâ jusqu'à celle de Khân-bâlik ; ce qui fait un espace de soixante-quatre jours de voyage. Dans ces localités, l'on ne trouve pas de musulmans, à moins qu'ils ne soient de passage, et non établis ; car elles ne sont pas propres à une demeure fixe, et p.295 l'on n'y remarque point de ville constituée. Ce ne sont que des villages et des plaines, où l'on voit des céréales, des fruits et (des cannes à) sucre. Je ne connais point dans le monde entier de région comparable à celle-ci, excepté l'intervalle de quatre jours de marche entre Anbâr et 'Ânah (dans l'Irâk arabe). Tous les soirs, nous descendions dans un nouveau village, où nous recevions l'hospitalité.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à Khân-bâlik, nommée encore Khânikoû (Khân-bâlik, Cambalu, Pékin). C'est la capitale du kân, ou du grand sultan des Chinois, qui commande dans les pays de la Chine et du Khithâ. Nous jetâmes l'ancre, suivant l'usage de ces peuples, à dix milles de Khân-bâlik, et l'on écrivit à notre sujet aux émirs de la mer (les amiraux), qui nous permirent d'entrer dans le port, ce que nous fîmes. Ensuite, nous descendîmes dans la ville même, qui est une des plus grandes du monde ; mais elle diffère des autres villes de la Chine, en ceci que les jardins ne sont pas dans son enceinte ; ils sont au-dehors, comme dans les cités des autres p.296 pays. La ville ou le quartier où demeure le sultan est située au milieu, à la manière d'une citadelle, ainsi que nous le dirons ci-après. Je logeai chez le cheïkh Borhân eddîn de Sâghardj : c'est le personnage à qui le roi de l'Inde envoya quarante mille dinars, l'invitant à aller dans son pays ; il prit la somme d'argent, avec laquelle il paya ses dettes ; mais il ne voulut pas se rendre chez le souverain de Dihly, et se dirigea vers la Chine. Le kân le mit à la tête de tous les musulmans qui habitaient son pays, et il l'appela du nom de *Sadr aldjihân*, ou « prince du monde ».

Du sultan de la Chine et du Kithâ, surnommé kân

Le mot *kân*, chez les Chinois, est un terme générique qui désigne quiconque gouverne le royaume, tous les rois de leur contrée ; de la même manière que ceux qui possèdent le pays de Loûr sont appelés *Âtâbec*. Le nom propre de ce sultan est Pâchâï et les infidèles n'ont pas, sur la face de la terre, de royaume plus grand que le sien.

Description de son château

p.297 Le château de ce monarque est situé au milieu de la ville destinée pour sa demeure ; il est presque entièrement construit en bois sculpté, et il est disposé d'une manière admirable ; il possède sept portes. A la première est assis le *cotouâl*, qui est le chef des concierges. On y voit des estrades élevées à droite et à gauche de la porte, où s'asseyent les mamloûcs *perdehdâriyah*, ou « chambellans », qui sont les gardiens de la porte du château. Ils sont au nombre de cinq cents, et l'on m'a dit qu'auparavant ils étaient mille hommes. A la deuxième porte sont assis les *sipâhiyah*, ou « les archers », au nombre de cinq cents ; à la troisième porte sont assis les *nîzehdâriyah*, ou « lanciers », au nombre de cinq cents aussi ; à la quatrième porte sont assis les *tîghdâriyah*, ou « porteurs de sabres et de boucliers » ; à la cinquième porte se trouvent les bureaux du vizirat, et elle est pourvue de beaucoup d'estrades. Sur la plus grande de celles-ci s'assied le vizir, au-dessus d'un p.298 coussin, énorme, élevé. On appelle ce lieu *almisnad* « le coussin, le trône, etc. » ; devant le vizir se voit un grande écritoire en or. En face se trouve l'estrade du secrétaire intime ; à droite de celle-ci, l'estrade des secrétaires des missives, et à droite de l'estrade du vizir est celle des écrivains des finances.

Ces quatre estrades en ont vis-à-vis quatre autres ; l'une est nommée le bureau du contrôle, où siège le contrôleur ; la deuxième est celle du bureau de *mostakhradj*, ou « produit de l'extorsion », dont le chef est un des grands émirs. On appelle *mostakhradj* ce

qui reste dû par les employés ou percepteurs, et par les émirs, sur leurs fiefs. La troisième est le bureau de l'appel au secours, où se trouve assis l'un des grands officiers, assisté des jurisconsultes et des secrétaires. Quiconque a été victime d'une injustice s'adresse à eux pour implorer aide et protection. La quatrième, c'est le bureau de la poste, où est assis le chef de ceux qui rapportent les nouvelles, ou les nouvellistes.

À la sixième porte du château, on voit assis les gardes ^{p.299} du monarque, ou les gendarmes, ainsi que leur commandant principal. Les pages, ou les eunuques, sont assis à la septième porte ; ils ont trois estrades, dont l'une est pour les pages abyssins, l'autre pour les pages indiens, et la troisième pour les pages chinois. Chacune de ces trois classes a un chef, qui est chinois.

De la sortie du kân pour combattre le fils de son oncle,
et de la mort de ce monarque.

Lorsque nous arrivâmes à la capitale Khân-bâlik, nous trouvâmes que le kân en était absent, et qu'il était sorti pour combattre son cousin, ou le fils de son oncle, Fîrôûz, lequel s'était révolté contre lui en la contrée de Karâkoroum et de Bichbâligh, dans la Chine septentrionale. De la capitale pour arriver à ces localités, il y a trois mois de marche par un pays cultivé. J'ai su de Sadr aldjihân, Borhân eddîn de Sâghardj, que le kân ayant rassemblé les armées et convoqué les milices, cent troupes, ou escadrons de cavaliers se réunirent autour de lui, chaque escadron étant composé de dix mille ^{p.300} hommes, et le chef est appelé *émir thoûmân*, ou « commandant de dix mille ». Outre cela, l'entourage du sultan et les gens de sa maison fournissaient encore cinquante mille hommes à cheval. L'infanterie comptait cinq cent mille hommes. Quand le monarque se mit en marche, la plupart des émirs se rebellèrent et convinrent de le déposer, car il avait violé les lois du *yaçâk*, ou statut ; c'est-à-dire les lois établies par Tenkîz khân, leur aïeul, qui ruina les contrées de l'islamisme. Ils passèrent dans le camp du cousin du sultan qui s'était soulevé, et écrivirent

au kân d'abdiquer, en gardant la ville de Khansâ pour son domaine. Le kân refusa, il les combattit, fut mis en déroute et tué.

Peu de jours après notre arrivée à sa capitale, ces nouvelles y parvinrent. Alors la ville fut ornée, l'on battit les tambours, on sonna les cors et les trompettes, on s'adonna aux jeux et aux divertissements l'espace d'un mois. Ensuite, on amena le kân mort, ainsi qu'environ cent hommes tués parmi ses cousins, ses proches parents et ses favoris. ^{p.301} L'on creusa pour le kân un grand *nâoûs* (du grec *ναός*), qui est une maison souterraine ou caveau ; on y étendit de superbes tapis, et l'on plaça le kân avec ses armes. On y mit aussi toute la vaisselle d'or et d'argent de son palais, quatre jeunes filles esclaves et six mamloûcs des plus notables, qui tenaient à la main des vases pleins de boisson. Puis on mura la porte du caveau, on le recouvrit de terre, de sorte qu'il ressemblait à une haute colline. On fit venir quatre chevaux qu'on força de courir près de la tombe du sultan, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent (de fatigue). Alors on dressa près du sépulcre une grande pièce de bois, ou poutre, à laquelle on suspendit ces chevaux, après avoir introduit dans leur derrière une pièce de bois qu'on fit sortir par leur bouche. Les parents du kân dont il a été parlé plus haut furent mis dans des caveaux, avec leurs armes et la vaisselle de leurs maisons. Auprès des sépulcres des principaux d'entre eux, qui étaient au nombre de dix, on mit en croix trois chevaux pour chacun ; auprès des autres, on crucifia ou empala un cheval pour chaque tombe.

^{p.302} Ce fut là un jour solennel ; tout le monde, soit homme, soit femme, musulmans ou infidèles, assistèrent à ce spectacle. Tous revêtirent des habits de deuil, c'est-à-dire de courts manteaux blancs pour les infidèles et des robes blanches pour les musulmans. Les dames du kân et ses favoris restèrent sous des tentes, auprès de son tombeau, durant quarante jours ; plusieurs y restèrent davantage, et jusqu'à une année. L'on avait établi dans les environs un marché, où l'on vendait tout le nécessaire en fait de nourriture,

etc. etc. Je ne sache pas qu'aucun autre peuple suive dans notre siècle de pareilles pratiques. Les païens de l'Inde et de la Chine brûlent leurs morts ; les autres nations les enterrent, mais ne mettent personne avec l'individu décédé. Cependant, des gens qui méritent toute confiance m'ont raconté, en Nigritie, que les infidèles de ce pays, lors de la mort de leur roi, lui préparent un vaste souterrain, ou caveau ; ils y font entrer avec lui quelques-uns de ses favoris et de ses serviteurs, ainsi que trente personnes des deux sexes, p.303 prises dans les familles des grands de l'État. L'on a soin préalablement de briser à ces victimes les mains et les pieds. On met aussi dans cette maison souterraine des vases pleins de boisson.

Un notable de la peuplade des Messoûfah, habitant parmi les nègres dans la contrée de Coûber et qui était très honoré par leur sultan, m'a raconté qu'il avait un fils, et qu'au moment de la mort dudit sultan on voulait introduire ce fils dans le tombeau du souverain, en compagnie des autres individus que l'on y mettait, et qui étaient pris parmi les enfants du pays. Ce notable ajouta :

« Or je leur dis :

— Comment pourriez-vous agir ainsi, tandis que ce garçon n'est pas de votre religion, ni de votre contrée ?

Et je le leur rachetai au moyen d'une forte somme d'argent.

Lorsque le kân fut tué, comme nous l'avons dit, et que le fils de son oncle, Fîroûz, s'empara du pouvoir, il choisit pour sa capitale la ville de Karâkoroum, pour le motif qu'elle était rapprochée des territoires ou contrées de ses cousins, les rois du Turkistân et de la Transoxiane. Puis plusieurs émirs p.304 qui n'étaient pas présents au meurtre du kân se révoltèrent contre le nouveau souverain ; ils se mirent à intercepter les routes, et les désordres furent considérables.

De mon retour en Chine et dans l'Inde

La révolte ayant éclaté et les discordes civiles s'étant allumées, le cheïkh Borhân eddîn et autres me conseillèrent de retourner à la Chine, avant que les désordres fissent des progrès. Ils se rendirent avec moi chez le lieutenant du sultan Fîroûz, qui fit partir en ma compagnie trois de ses camarades, et écrivit, afin que j'eusse à recevoir partout l'hospitalité. Nous descendîmes le fleuve jusqu'à Khansâ, Kandjenfoû et Zeïtoûn. Arrivé à cette dernière ville, je trouvai des jonques prêtes à voguer vers l'Inde ; parmi celles-ci, il y en avait une appartenant au roi Zhâhir, souverain de Djâouah (Sumatra), dont l'équipage était composé de musulmans. L'administrateur du navire me reconnut, et il se réjouit de mon arrivée. Nous eûmes bon vent pendant dix jours ; mais en approchant du pays de Thaouâlicy, il changea, le ciel devint noir, et la pluie tomba en abondance. Durant dix jours, nous fûmes sans voir le soleil ; puis nous entrâmes dans une mer inconnue. Les marins eurent peur et voulurent retourner en Chine, mais ils ne le purent point.